

# Paul VALÉRY

## “La jeune Parque”

(1917)

Poème de 512 alexandrins

«Le Ciel a-t-il formé cet amas de merveilles  
Pour la demeure d'un serpent?»  
Pierre Corneille.

*Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure  
Seule avec diamants extrêmes?... Mais qui pleure,  
Si proche de moi-même au moment de pleurer?*

*Cette main, sur mes traits qu'elle rêve effleurer,  
Distraitement docile à quelque fin profonde,  
Attend de ma faiblesse une larme qui fonde,  
Et que de mes destins lentement divisé,  
Le plus pur en silence éclaire un cœur brisé.  
La houle me murmure une ombre de reproche,  
Ou retire ici-bas, dans ses gorges de roche,  
Comme chose déçue et bue amèrement,  
Une rumeur de plainte et de resserrement...  
Que fais-tu, hérissée, et cette main glacée,  
Et quel frémissement d'une feuille effacée  
Persiste parmi vous, îles de mon sein nu?  
Je scintille, liée à ce ciel inconnu...  
L'immense grappe brille à ma soif de désastres.*

*Tout-puissants étrangers, inévitables astres  
Qui daignent faire luire au lointain temporel  
Je ne sais quoi de pur et de surnaturel ;  
Vous qui dans les mortels plongez jusques aux larmes  
Ces souverains éclats, ces invincibles armes,  
Et les élancements de votre éternité,  
Je suis seule avec vous, tremblante, ayant quitté  
Ma couche ; et sur l'écueil mordu par la merveille,  
J'interroge mon cœur quelle douleur l'éveille,  
Quel crime par moi-même ou sur moi consommé?...  
... Ou si le mal me suit d'un songe refermé,  
Quand (au velours du souffle envolé l'or des lampes)  
J'ai de mes bras épais environné mes tempes,  
Et longtemps de mon âme attendu les éclairs?  
Toute? Mais toute à moi, maîtresse de mes chairs,  
Durcissant d'un frisson leur étrange étendue,  
Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue,  
Je me voyais me voir, sinueuse, et dorais*

*De regards en regards, mes profondes forêts.*

*J'y suivais un serpent qui venait de me mordre.*

40 *Quel repli de désirs, sa traîne !... Quel désordre  
De trésors s'arrachant à mon avidité,  
Et quelle sombre soif de la limpidité !*

*Ô ruse !... À la lueur de la douleur laissée  
Je me sentis connue encor plus que blessée...  
Aux plus traître de l'âme une pointe me naît ;  
Le poison, mon poison, m'éclaire et se connaît :  
Il colore une vierge à soi-même enlacée,  
Jalouse... Mais de qui, jalouse et menacée?  
Et quel silence parle à mon seul possesseur?*

*Dieux ! Dans ma lourde plaie une secrète soeur  
Brûle, qui se préfère à l'extrême attentive.*

50 *Va ! Je n'ai plus besoin de ta race naïve,  
Cher Serpent... je m'enlace, être vertigineux !  
Cesse de me prêter ce mélange de noeuds  
Ni ta fidélité qui me fuit et devine...  
Mon âme y peut suffire, ornement de ruine !  
Elle sait, sur mon ombre égarant ses tourments,  
De mon sein, dans les nuits, mordre les rocs charmants ;  
Elle y suce longtemps le lait des rêveries...  
Laisse donc défailir ce bras de pierreries  
Qui menace d'amour mon sort spirituel...*

60 *Tu ne peux rien sur moi qui ne soit moins cruel,  
Moins désirable... Apaise alors, calme ces ondes,  
Rappelle ces remous, ces promesses immondes...  
Ma surprise s'abrège, et mes yeux sont ouverts.  
Je n'attendais pas moins de mes riches déserts  
Qu'un tel enfantement de fureur et de tresses :  
Leurs fonds passionnés brillent de sécheresse  
Si loin que je m'avance et m'altère pour voir  
De mes enfers pensifs les confins sans espoir...  
Je sais... Ma lassitude est parfois un théâtre.*

70 *L'esprit n'est pas si pur que jamais idolâtre  
Sa fougue solitaire aux élans de flambeau  
Ne fasse fuir les murs de son propre tombeau.  
Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie.  
L'ombre même le cède à certaine agonie,  
L'âme avare s'entr'ouvre, et du monstre s'émeut  
Qui se tord sur le pas d'une porte de feu...  
Mais, pour capricieux et prompt que tu paraisses,  
Reptile, ô vifs détours tout courus de caresses,  
Si proche impatience et si lourde langueur,*

80 *Qu'es-tu, près de ma nuit d'éternelle longueur?  
Tu regardais dormir ma belle négligence...*

*Mais avec mes périls, je suis d'intelligence,  
Plus versatile, ô Thyrsé, et plus perfide qu'eux.  
Fuis-moi ! du noir retour reprends le fil visqueux !  
Va chercher des yeux clos pour tes danses massives.  
Coule vers d'autres lits tes robes successives,  
Couve sur d'autres cœurs les germes de leur mal,  
Et que dans les anneaux de ton rêve animal  
Halète jusqu'au jour l'innocence anxieuse !..*

90

*Moi, je veille. Je sors, pâle et prodigieuse,  
Toute humide des pleurs que je n'ai point versés,  
D'une absence aux contours de mortelle bercés  
Par moi seule... Et brisant une tombe sereine,  
Je m'accoude inquiète et pourtant souveraine,  
Tant de mes visions parmi la nuit et l'oeil,  
Les moindres mouvements consultant mon orgueil.*

*Mais je tremblais de perdre une douleur divine !  
Je baisais sur ma main cette morsure fine,  
Et je ne savais plus de mon antique corps  
Insensible, qu'un feu qui brûlait sur mes bords :*

100

*Adieu, pensai-je, MOI, mortelle soeur, mensonge.*

*Harmonieuse MOI, différente d'un songe,  
Femme flexible et ferme aux silences suivis  
D'actes purs !... Front limpide, et par ondes ravis,  
Si loin que le vent vague et velu les achève,  
Longs brins légers qu'au large un vol mêle et soulève,  
Dites !... J'étais l'égale et l'épouse du jour,  
Seul support souriant que je formais d'amour  
À la toute-puissante altitude adorée...*

110

*Quel éclat sur mes cils aveuglement dorée,  
Ô paupières qu'opprime une nuit de trésor,  
Je priais à tâtons dans vos ténèbres d'or !  
Poreuse à l'éternel qui me semblait m'enclorre,  
Je m'offrais dans mon fruit de velours qu'il dévore ;  
Rien ne me murmurait qu'un désir de mourir  
Dans cette blonde pulpe au soleil pût mûrir :  
Mon amère saveur ne m'était point venue.*

120

*Je ne sacrifiais que mon épaule nue  
À la lumière ; et sur cette gorge de miel,  
Dont la tendre naissance accomplissait le ciel,  
Se venait assoupir la figure du monde.  
Puis dans le dieu brillant, captive vagabonde,  
Je m'ébranlais brûlante et foulais le sol plein,  
Liant et déliant mes ombres sous le lin.  
Heureuse ! À la hauteur de tant de gerbes belles,  
Qui laissais à ma robe obéir les ombelles,  
Dans les abaissements de leur frêle fierté ;  
Et si, contre le fil de cette liberté,*

130 *Si la robe s'arrache à la rebelle ronce,  
L'arc de mon brusque corps s'accuse et me prononce,  
Nu sous le voile enflé de vivantes couleurs  
Que dispute ma race aux longs liens de fleurs !*

*Je regrette à demi cette vaine puissance...  
Une avec le désir, je fus l'obéissance  
Imminente, attachée à ces genoux polis ;  
De mouvements si prompts mes vœux étaient remplis  
Que je sentais ma cause à peine plus agile !  
Vers mes sens lumineux nageait ma blonde argile,  
Et dans l'ardente paix des songes naturels,  
Tous ces pas infinis me semblaient éternels.  
140 *Si ce n'est, ô Splendeur, qu'à mes pieds l'Ennemie,  
Mon ombre ! la mobile et la souple momie,  
De mon absence peinte effleurait sans effort  
La terre où je fuyais cette légère mort.  
Entre la rose et moi, je la vois qui s'abrite ;  
Sur la poudre qui danse, elle glisse et n'irrite  
Nul feuillage, mais passe, et se brise partout...  
Glisse ! Barque funèbre...**

*Et moi vive, debout,  
Dure, et de mon néant secrètement armée,  
150 *Mais , comme par l'amour une joue enflammée,  
Et la narine jointe au vent de l'oranger,  
Je ne rends plus au jour qu'un regard étranger...  
Oh ! combien peut grandir dans ma nuit curieuse  
De mon coeur séparé la part mystérieuse,  
Et de sombres essais s'approfondir mon art !...  
Loin des purs environs, je suis captive, et par  
L'évanouissement d'arômes abattue,  
Je sens sous les rayons frissonner ma statue,  
Des caprices de l'or son marbre parcouru.  
160 *Mais je sais ce que voit mon regard disparu ;  
Mon oeil noir est le seuil d'infemales demeures !  
Je pense, abandonnant à la brise les heures  
Et l'âme sans retour des arbustes amers  
Je pense, sur le bord doré de l'univers,  
À ce goût de périr qui prend la Pythonisse  
En qui mugit l'espoir que le monde finisse.  
Je renouvelle en moi mes énigmes, mes dieux,  
Mes pas interrompus de paroles aux cieux,  
Mes pauses, sur le pied portant la rêverie,  
170 *Qui suit au miroir d'aile un oiseau qui varie,  
Cent fois sur le soleil joue avec le néant,  
Et brûle, au sombre but de mon marbre béant.****

*Ô dangereusement de son regard la proie !*

180 Car l'oeil spirituel sur ses plages de soie  
Avait déjà vu luire et pâlir trop de jours  
Dont je m'étais prédit les couleurs et le cours.  
L'ennui, le clair ennui de mirer leur nuance,  
Me donnait sur ma vie une funeste avance :  
L'aube me dévoilait tout le jour ennemi.  
J'étais à demi-morte ; et peut-être, à demi  
Immortelle, rêvant que le futur lui-même  
Ne fût qu'un diamant fermant le diadème  
Où s'échange le froid des malheurs qui naîtront  
Parmi tant d'autres feux absolus de mon front.

Osera-t-il, le Temps, de mes diverses tombes,  
Ressusciter un soir favori des colombes,  
Un soir qui traîne au fil d'un lambeau voyageur  
De ma docile enfance un reflet de rougeur,  
Et trempe à l'émeraude un long rose de honte?

190 Souvenir, ô bûcher, dont le vent d'or m'affronte  
Souffle au masque la pourpre imprégnant le refus  
D'être en moi-même en flamme une autre que je fus...  
Viens, mon sang, viens rougir la pâle circonstance  
Qu'ennoblissait l'azur de ta sainte distance,  
Et l'insensible iris du temps que j'adorai !  
Viens consumer sur moi ce don décoloré ;  
Viens ! que je reconnaisse et que je les haïsse,  
Cette ombrageuse enfant, ce silence complice,  
Ce trouble transparent qui baigne dans les bois...  
200 Et de mon sein glacé rejaillisse la voix  
Que j'ignorais si rauque et d'amour si voilée...  
Le col charmant cherchant la chasserresse ailée.

Mon cœur fut-il si près d'un cœur qui va faiblir?

Fut-ce bien moi, grands cils, qui crus m'ensevelir  
Dans l'arrière douceur riant à vos menaces...  
Ô pampres ! sur ma joue errant en fils tenaces,  
Ou toi... de cils tissée et de fluides fûts,  
Tendre lueur d'un soir brisé de bras confus?

210 «Que dans le ciel placés, mes yeux tracent mon temple  
Et que sur moi repose un autel sans exemple !»

Criaient de tout mon corps la pierre et la pâleur...  
La terre ne m'est plus qu'un bandeau de couleur  
Qui coule et se refuse au front blanc de vertige...  
Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige,  
La pensive couronne échappe à mes esprits,  
La mort veut respirer cette rose sans prix  
Dont la douleur importe à sa fin ténébreuse !

220 Que ma si tendre odeur grise ta tête creuse,  
Ô mort, respire enfin cette esclave de roi :  
Appelle-moi, délie !... Et désespère-moi,  
De moi-même si lasse, image condamnée !  
Écoute... N'attends plus... La renaissance année  
À tout mon sang prédit de secrets mouvements :  
Le gel cède à regret ses derniers diamants...  
Demain, sur un soupir des Bontés constellées,  
Le printemps vient briser les fontaines scellées :  
L'étonnant printemps rit, viole... On ne sait d'où  
Venu? Mais la candeur ruisselle à mots si doux  
Qu'une tendresse prend la terre à ses entrailles.....  
230 Les arbres regonflés et recouverts d'écailles  
Chargés de tant de bras et de trop d'horizons,  
Meuvent sur le soleil leurs tonnantes toisons,  
Montent dans l'air amer avec toutes leurs ailes  
De feuilles par milliers qu'ils se sentent nouvelles...  
N'entends-tu pas frémir ces noms aériens,  
Ô Sourde !... Et dans l'espace accablé de liens,  
Vibrant de bois vivace inflexible par la cime,  
Pour et contre les dieux ramer l'arbre unanime,  
240 La flottante forêt de qui les rudes troncs  
Portent pieusement à leurs fantasques fronts,  
Aux déchirants départs des archipels superbes,  
Un fleuve tendre, ô mort, et caché sous les herbes?

Quelle résisterait, mortelle, à ces remous?  
Quelle mortelle?

Moi si pure, mes genoux  
Pressentent les terreurs de genoux sans défense...  
L'air me brise. L'oiseau perce de cris d'enfance  
Inouïs... l'ombre même où se serre mon cœur,  
Et roses ! mon soupir vous soulève, vainqueur  
Hélas ! des bras si doux qui ferment la corbeille...  
250 Oh ! parmi mes cheveux pèse d'un poids d'abeille,  
Plongeant toujours plus ivre au baiser plus aigu,  
Le point délicieux de mon jour ambigu...  
Lumière !... Ou toi, la mort ! Mais le plus prompt me prenne !...  
Mon cœur bat ! mon cœur bat ! Mon sein brûle et m'entraîne !  
Ah ! qu'il s'enfle, se gonfle et se tende, ce dur  
Très doux témoin captif de mes réseaux d'azur...  
Dur en moi... mais si doux à la bouche infinie !...

260 Chers fantômes naissants dont la soif m'est unie,  
Désirs ! Visages clairs !... Et vous, beaux fruits d'amour,  
Les dieux m'ont-ils formé ce maternel contour  
Et ces bords sinueux, ces plis et ces calices,  
Pour que la vie embrasse un autel de délices,  
Où mêlant l'âme étrange aux éternels retours,  
La semence, le lait, le sang coulent toujours?  
Non ! L'horreur m'illumine, exécration harmonie !

Chaque baiser présage une neuve agonie...  
Je vois, je vois flotter, fuyant l'honneur des chairs  
Des mânes impuissants les millions amers...  
270 Non, souffles ! Non, regards, tendresses... mes convives,  
Peuple altéré de moi suppliant que tu vives,  
Non, vous ne tiendrez pas de moi la vie !... Allez,  
Spectres, soupirs la nuit vainement exhalés,  
Allez joindre des morts les impalpables nombres !  
Je n'accorderai pas la lumière à des ombres,  
Je garde loin de vous l'esprit sinistre et clair...  
Non ! vous ne tiendrez pas de mes lèvres l'éclair !  
Et puis... mon cœur aussi vous refuse sa foudre.  
J'ai pitié de nous tous, ô tourbillons de poudre !

280 Grands Dieux ! Je perds en vous mes pas déconcertés !  
Je n'implorerai plus que tes faibles clartés,  
Longtemps sur mon visage envieuse de fondre.  
Très imminente larme, et seule à me répondre,  
Larme qui fait trembler à mes regards humains  
Une variété de funèbres chemins ;  
Tu procèdes de l'âme, orgueil du labyrinthe,  
Tu me portes du cœur cette goutte contrainte,  
Cette distraction de mon suc précieux  
Qui vient sacrifier mes ombres sur mes yeux,  
290 Tendre libation de l'arrière-pensée !  
D'une grotte de crainte au fond de moi creusée  
Le sel mystérieux suinte muette l'eau.  
D'où nais-tu ? Quel travail toujours triste et nouveau  
Te tire avec retard, larme, de l'ombre amère ?  
Tu gravis mes degrés de mortelle et de mère,  
Et déchirant ta route, opiniâtre faix,  
Dans le temps que je vis, les lenteurs que tu fais  
M'étouffent... je me tais, buvant ta marche sûre...  
- Qui t'appelle au secours de ma jeune blessure ?

300 Mais blessures, sanglots, sombres essais, pourquoi ?  
Pour qui, bijoux cruels, marquez-vous ce corps froid  
Aveugle aux doigts ouverts évitant l'espérance !  
Où va-t-il, sans répondre à sa propre ignorance,  
Ce corps dans la nuit noire étonné de sa foi ?  
Terre trouble... et mêlée à l'algue, porte-moi,  
Porte doucement moi... Ma faiblesse de neige  
Marchera-t-elle tant qu'elle trouve son piège ?  
Où traîne-t-il, mon cygne, où cherche-t-il son vol ?  
...Dureté précieuse... Ô sentiment du sol,  
310 Mon pas fondait sur toi l'assurance sacrée !  
Mais sous le pied vivant qui tâte et qui la crée  
Et touche avec horreur à son pacte natal,  
Cette terre si ferme atteint mon piédestal.  
Non loin, parmi ces pas, rêve mon précipice...  
L'insensible rocher, glissant d'algues, propice

À fuir (comme en soi-même ineffablement seul).  
Commence... Et le vent semble au travers d'un linceul  
Ourdir de bruits marins une confuse trame,  
Mélange de la lame en ruine, et de rame...  
320 Tant de hoquets longtemps, et de râles heurtés,  
Brisés, repris au large... et tous les sorts jetés  
Éperdument divers roulant l'oubli vorace...

Hélas ! de mes pieds nus qui trouvera la trace  
Cessera-t-il longtemps de ne songer qu'à soi?

Terre trouble, et mêlée à l'algue, porte-moi !

Mystérieuse MOI, pourtant, tu vis encore !  
Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore  
Amèrement la même...

Un miroir de la mer

330 Se lève... Et sur la lèvre, un sourire d'hier  
Qu'annonce avec ennui l'effacement des signes,  
Glace dans l'orient déjà les pâles lignes  
De lumière et de pierre, et la pleine prison  
Où flottera l'anneau de l'unique horizon...  
Regarde : un bras très pur est vu, qui se dénude.  
Je te revois, mon bras... Tu portes l'aube...

Ô rude

340 Réveil d'une victime inachevée... et seuil  
Si doux... si clair, que flatte, affleurement d'écueil,  
L'onde basse, et que lave une houle amortie !...  
L'ombre qui m'abandonne, impérissable hostie,  
Me découvre vermeille à de nouveaux désirs,  
Sur le terrible autel de tous mes souvenirs.

Là, l'écume s'efforce à se faire visible ;  
Et là, titubera sur la barque sensible  
À chaque épaule d'onde, un pêcheur éternel.  
Tout va donc accomplir son acte solennel  
De toujours reparaître incomparable et chaste,  
Et de restituer la tombe enthousiaste  
Au gracieux état du rire universel.

350 Salut ! Divinités par la rose et le sel,  
Et les premiers jouets de la jeune lumière,  
Îles !... Ruches bientôt, quand la flamme première  
Fera que votre roche, îles que je prédis,  
Ressemble en rougissant de puissants paradis ;  
Cimes qu'un feu féconde à peine intimidées,  
Bois qui bourdonnez de bêtes et d'idées,  
D'hymnes d'hommes comblés des dons du juste éther,  
Îles ! dans la rumeur des ceintures de mer,  
Mères vierges toujours, même portant ces marques,



360 *Vous m'êtes à genoux de merveilleuses Parques :  
Rien n'égale dans l'air les fleurs que vous placez,  
Mais dans la profondeur, que vos pieds sont glacés !*

*De l'âme les apprêts sous la tempe calmée,  
Ma mort enfin secrète et déjà si formée,  
Et vous, divins dégoûts qui me donniez l'essor,  
Chastes éloignements des lustres de mon sort,  
Ne fûtes-vous, ferveur, qu'une noble durée?  
Nulle jamais des dieux plus près aventurée  
N'osa peindre à son front leur souffle ravisseur,  
Et de la nuit parfaite implorant l'épaisseur,  
Prétendre par la lèvre au suprême murmure.*

370 *Je soutenais l'éclat de la mort toute pure  
Telle j'avais jadis le soleil soutenu...  
Mon corps désespéré tendait le torse nu  
Où l'âme, ivre de soi, de silence et de gloire,  
Prête à s'évanouir de sa propre mémoire,  
Écoute, avec espoir, frapper au mur pieux  
Ce cœur, - qui se ruine à coups mystérieux  
Jusqu'à ne plus tenir que de sa complaisance  
Un frémissement fin de feuille, ma présence...*

380 *Attente vaine, et vaine... Elle ne peut mourir  
Qui devant son miroir pleure pour s'attendrir.*

390 *Ô n'aurait-il fallu, folle, que j'accomplisse  
Ma merveilleuse fin de choisir pour supplice  
Ce lucide dédain des nuances du sort?  
Trouveras-tu jamais plus transparente mort  
Ni de pente plus pure où je rampe à ma perte  
Que sur ce long regard de victime entr'ouverte,  
Pâle, qui se résigne et saigne sans regret?  
Dans quelle blanche paix cette pourpre la laisse,  
À l'extrême de l'être et belle de faiblesse !  
Elle calme le temps qui la vient abolir,  
Le moment souverain ne la peut plus pâlir,  
Tant la chair vide baise une sombre fontaine !...  
Elle se fait toujours plus seule et plus lointaine...  
Et moi, d'un tel destin, le cœur toujours plus près,  
Mon cortège, en esprit, se berçait de cyprès...  
Vers un aromatique avenir de fumée,  
Je me sentais conduite, offerte et consumée,  
Toute, toute promise aux nuages heureux !  
Même, je m'apparus cet arbre vaporeux,  
De qui la majesté légèrement perdue  
S'abandonne à l'amour de toute l'étendue.  
L'être immense me gagne, et de mon cœur divin  
L'encens qui brûle expire une forme sans fin...  
Tous les corps radieux tremblent dans mon essence !...*

410 *Non, non !... N'irrite plus cette réminiscence !  
Sombre lys ! Ténébreuse allusion des cieux,  
Ta vigueur n'a pu rompre un vaisseau précieux...  
Parmi tous les instants tu touchais au suprême...  
- Mais qui l'emporterait sur la puissance même,  
Avide par tes yeux de contempler le jour  
Qui s'est choisi ton front pour lumineuse tour?*

420 *Cherche, du moins, dis-toi, par quelle sourde suite  
La nuit, d'entre les morts, au jour t'a reconduite?  
Souviens-toi de toi-même, et retire à l'instinct  
Ce fil (ton doigt doré le dispute au matin),  
Ce fil dont la finesse aveuglément suivie  
Jusque sur cette rive a ramené ta vie...  
Sois subtile...cruelle... ou plus subtile !... Mens !...  
Mais sache !... Enseigne-moi par quels enchantements,  
Lâche que tu n'as su fuir sa tiède fumée,  
Ni le souci d'un sein d'argile parfumée,  
Par quel retour sur toi, reptile, as-tu repris  
Tes parfums de caverne et tes tristes esprits?*

430 *Hier la chair profonde, hier, la chair maîtresse  
M'a trahie... Oh ! sans rêve, et sans une caresse !...  
Nul démon, nul parfum ne m'offrit le péril  
D'imaginaires bras mourant au col viril ;  
Ni, par le Cygne-Dieu, de plumes offensée  
Sa brûlante blancheur n'effleura ma pensée...*

440 *Il eût connu pourtant le plus tendre des nids !  
Car toute à la faveur de mes membres unis,  
Vierge, je fus dans l'ombre une adorable offrande...  
Mais le sommeil s'éprit d'une douceur si grande,  
Et nouée à moi-même au creux de mes cheveux,  
J'ai mollement perdu mon empire nerveux.  
Au milieu de mes bras, je me suis faite une autre...  
Qui s'aliène?... Qui s'envole?... Qui se vautre?...  
À quel détour caché, mon cœur s'est-il fondu?  
Quelle conque a redit le nom que j'ai perdu?  
Le sais-je, quel reflux traître m'a retirée  
De mon extrémité pure et prématurée,  
Et m'a repris le sens de mon vaste soupir?  
Comme l'oiseau se pose, il fallut m'assoupir.*

450 *Ce fut l'heure peut-être où la devineresse  
Intérieure s'use et se désintéresse :  
Elle n'est plus la même... Une profonde enfant  
Des degrés inconnus vainement se défend,  
Et redemande au loin ses mains abandonnées.  
Il faut céder aux vœux des mortes couronnées*

*Et prendre pour visage un souffle...*

*Doucement,*

*Me voici : mon front touche à ce consentement...*

*Ce corps, je lui pardonne, et je goûte à la cendre.*

*Je me remets entière au bonheur de descendre,*

*Ouverte aux noirs témoins, les bras suppliciés,*

*Entre des mots sans fin, sans moi, balbutiés.*

*Dors, ma sagesse, dors. Forme-toi cette absence ;*

*Retourne dans le germe et la sombre innocence,*

*Abandonne-toi vive aux serpents, aux trésors !*

460 *Dors toujours ! Descends, dors toujours ! Descends, dors, dors !*

*(La porte basse c'est une bague... où la gaze*

*Passé... Tout meurt, tout rit dans la gorge qui jase...*

*L'oiseau boit sur ta bouche et tu ne peux le voir...*

*Viens plus bas, parle bas... Le noir n'est pas si noir...)*

*Délicieux linceuls, mon désordre tiède,*

*Couche où je me répands, m'iinterroge et me cède,*

*Où j'allai de mon cœur noyer les battements,*

*Presque tombeau vivant dans mes appartements,*

470 *Qui respire, et sur qui l'éternité s'écoute,*

*Place pleine de moi qui m'avez prise toute,*

*Ô forme de ma forme et la creuse chaleur*

*Que mes retours sur moi reconnaissent la leur,*

*Voici que tant d'orgueil qui dans vos lis se plonge*

*À la fin se mélange aux bassesses du songe !*

*Dans vos nappes, où lisse elle imitait sa mort*

*L'idole malgré soi se dispose et s'endort,*

*Lasse femme absolue, et les yeux dans ses larmes,*

*Quand, de ses secrets nus les antres et les charmes,*

480 *Et ce reste d'amour que se gardait le corps*

*Corrompirent sa perte et ses mortels accords.*

*Arche toute secrète, et pourtant si prochaine,*

*Mes transports, cette nuit, pensaient briser ta chaîne ;*

*Je n'ai fait que bercer de lamentations*

*Tes flancs chargés de jour et de créations !*

*Quoi ! mes yeux froidement que tant d'azur égare*

*Regardent là périr l'étoile fine et rare,*

*Et ce jeune soleil de mes étonnements*

*Me paraît d'une aïeule éclairer les tourments,*

490 *Tant sa flamme aux remords ravit leur existence,*

*Et compose d'aurore une chère substance*

*Qui se formait déjà substance d'un tombeau !*

*Ô, sur toute la mer, sur mes pieds, qu'il est beau !*

*Tu viens !... Je suis toujours celle que tu respirez,*

*Mon voile évaporé me fuit vers tes empires...*

*... Alors, n'ai-je formé, vains adieux si je vis,*

*Que songes?... Si je viens, en vêtements ravis,*

*Sur ce bord, sans horreur, humer la haute écume,*

500 *Boire des yeux l'immense et riante amertume,  
L'être contre le vent, dans le plus vif de l'air,  
Recevant au visage un appel de la mer ;  
Si l'âme intense souffle, et renfle furibonde  
L'onde abrupte sur l'onde abattue, et si l'onde  
Au cap tonne, immolant un monstre de candeur,  
Et vient des hautes mers vomir la profondeur  
Sur ce roc, d'où jaillit jusque vers mes pensées  
Un éblouissement d'étincelles glacées,  
Et sur toute ma peau que morde l'âpre éveil,  
Alors, malgré moi-même, il le faut, ô Soleil,  
Que j'adore mon cœur où tu te viens connaître,  
510 Doux et puissant retour du délice de naître,  
Feu vers qui se soulève une vierge de sang  
Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant !*

## Analyse

### Genèse du poème

Depuis 1892, Valéry n'avait publié qu'un très petit nombre de poèmes d'une esthétique fort différente des compositions antérieures, en particulier pour la nature et le fonctionnement des métaphores.

Vers le milieu de 1912, sur l'insistance d'André Gide et de Gaston Gallimard, il accepta d'éditer l'ensemble de ses œuvres de jeunesse, vers et prose. Mais, ne sachant comment transformer ces vers anciens qui lui paraissaient étrangers, il entreprit un poème d'une quarantaine de vers, qui serait un adieu à la poésie.

Dans sa dédicace à André Gide, il déclara : *« Depuis des années, j'avais laissé l'art des vers ; essayant de m'y astreindre encore, j'ai fait cet exercice que je te dédie. »* Et il précisa ses intentions : *« Lorsque j'ai voulu me remettre à la poésie, j'ai voulu faire œuvre de volonté, combiner dans une oeuvre, tout d'abord les idées que je m'étais faites sur l'être vivant et le fonctionnement même de son être en tant qu'il pense et qu'il sent ; ensuite..., ne pas verser dans l'abstraction, mais au contraire incarner dans une langue aussi imagée que possible, et aussi musicale que possible, le personnage fictif que je créais. »* Nulle contrainte n'était plus précieuse à cet athlète mental que celle de la versification traditionnelle, de la prosodie la plus rigoureuse. Il voulait que le poème en vers soit le chant continu d'une voix portée par un « je » et dont l'efficacité poétique tienne aux ressources souples modulées d'une matière verbale où la musique du sens est étroitement nouée à la musique du son. Son projet n'était pas de dire quoi que ce soit mais chercher à faire, c'est-à-dire à rigoureusement composer un poème dont le sens ne se dégagerait que plus tardivement.

Si, après un long silence, il était revenu à la poésie, il n'en avait pas, pour autant, abandonné ses idées centrales. Leur restant fidèle ou ne parvenant pas à s'en détacher, les jugeant essentielles, il voulait traiter, dans un poème aussi, le thème de la passion de l'intellect ou, mais c'est la même chose, de la connaissance et de la conscience. Il voulut d'abord l'intituler "Psyché" (l'âme) et a d'ailleurs défini son objectif de la manière la plus claire : *« Songez que le sujet véritable du poème est la peinture d'une suite de substitutions psychologiques et en somme le changement d'une conscience pendant la durée d'une nuit. »* Il voulut montrer l'opposition entre deux états et le passage de l'un à l'autre : du non-être de la conscience à l'existence de la conscience, cette prise de conscience de la conscience étant le motif central de toute sa réflexion.

La difficulté était donc quasi insurmontable : unir la matière abstraite la plus éloignée de toute forme poétique à la forme poétique la plus éloignée de l'abstraction. Au surplus, il était obligé de compter avec les exigences propres à la poésie, sachant qu'elle ne concède rien et qu'elle veut rester rythme, image, chant. Il a donc tenté de tenir cette gageure : rendre l'abstrait voluptueux sans qu'il perde rien de son austérité et créer une plasticité sans qu'elle perde rien de son rayonnement sensoriel. Puisque l'étude du mécanisme de l'intelligence, surpris dans le moment propice de l'élaboration ou de l'invention, restait sa curiosité profonde, il a corrigé la sécheresse d'un tel dessein et il en a vécu l'émotion.

Par une sorte de miracle, l'objet même qui devait l'obliger à l'usage de la prose et au vocabulaire technique l'a conduit à une prosodie rigoureuse, une syntaxe audacieuse et puriste, un choix de mots rares, des images, des symboles, des métamorphoses, une langue sensuelle, chatoyante et précieuse, si harmonieuse et si pleine que sa beauté paraît se séparer de son sens et autorisa, en son temps, l'extravagante erreur de tenir ses poèmes pour de la poésie pure, soit sans signification.

Cette tentative apparut d'abord à travers un brouillon intitulé "*Hélène*". Ainsi, la mythologie grecque ajoutait aux différentes significations du poème des effets complexes de résonance. Hélène sortait de la grotte de la Nuit et voulait exister par elle-même et non par le désir des autres («*Suis-je quelque chose Moi qui ne me vois que dans le vertige des autres. Et qu'y suis-je?*»), explorer les mystères de son être «*en tant qu'il pense et qu'il sent*». Mais, se regardant dans un miroir, elle se voyait séparée de ce reflet par des larmes, qui provoquaient aussitôt la question : «*Si je me vois au miroir, des larmes me viennent, d'où?*»). Puis elle se posait des questions sur un lieu inconnu, sur une identité autre et mystérieuse : «*Mais qui pleure / seule et de diamants séparés?*» Questions inachevables qui s'articulaient déjà sur un décor «élémental» : Astres, Nuit, Distance, Larmes, Regard, et cette objet indispensable à tout questionnement chez Valéry : le Miroir. Mais, en quarante vers, c'était trop. D'autant plus que l'écriture fit surgir en s'accomplissant les problèmes du «système» auquel il ne cessait de travailler : les substitutions, l'acte de conscience et la mémoire, les déplacements et les condensations du Moi par la pratique du langage, le fonctionnement des figures, la production de l'imaginaire par les structures formelles, etc.

Gardant la préoccupation du double manque, le manque qui cause les larmes, le manque qui fait de cette autre d'Hélène dans Hélène un être sans nom, il envisagea donc une œuvre plus ample, qu'il appelait d'ailleurs «*mon opéra*», dans laquelle il voulut donner à la poésie les valeurs des récitatifs des drames lyriques («*Glück et Wagner m'étaient des modèles secrets*» (lettre à Aimé Lafont, septembre 1922), pour laquelle différents titres furent ébauchés à mesure pour aimer diversément le travail : "*Pandora*", "*Vers anciens*", "*Ébauche*", "*Étude ancienne*", "*Discours*", "*La seule Parque*", "*L'aurore*", puis "*Psyché*" qui fut proposé par Pierre Louÿs, "*Île*", enfin "*La jeune Parque*" en 1916. Le poète a choisi de faire parler une Parque, non une des trois Parques qui, chez les Anciens, étaient les divinités du Destin, symbolisaient les étapes de la destinée humaine, la troisième coupant le fil de la vie ; mais une Parque qui est une mortelle et qui, surtout, est jeune, se trouvant à l'âge où l'individu doit définir son identité, voit naître «*la conscience de soi-même*», rencontre les divers problèmes de «*la conscience consciente*».

La composition dura plus de quatre ans. Le poème se développa par fragments remis vingt fois sur le métier : il y eut plus parfois plus de trente états successifs. Une note d'un "*Cahier*" de 1917, intitulée «*Comment j'ai fait la J.P.*», précisa la chronologie du travail :

- 1912 : *Genèse*
- 1913 : *Serpent*
- 1914
- 1915 : «*Harmonieuse Moi*», *Sommeil*
- 1916 : *Îles*
- 1917.

Il commenta : «*D'écart en écart, cela s'est enflé aux dimensions définitives*». Pour ces 512 vers, il avait rédigé plus de cent brouillons dont la reproduction occuperait 600 pages !

La pression de la guerre accompagna l'invention du poème. Il avait fini par considérer comme un devoir de léguer à notre langue menacée cet ouvrage «*fait de ses mots les plus purs et de ses formes les plus nobles*». - «*Je ne me l'explique à moi-même, je ne puis concevoir que je l'ai fait, qu'en fonction de la guerre. Je l'ai fait dans l'anxiété et à demi contre elle. J'avais fini par me suggérer que j'accomplissais un devoir; que je rendais un culte à quelque chose en perdition. Je m'assimilais à ces moines du premier Moyen Âge qui écoutaient le monde civilisé autout de leur cloître crouler, qui ne croyaient plus qu'en la fin du monde ; et toutefois qui écrivaient difficilement, en hexamètres durs et ténébreux, d'immenses poèmes pour personne [...] Il n'y avait aucune sérénité en moi.*» (lettre à Georges Duhamel, 1929). Mais les bruits de la guerre n'étaient peut-être pas nécessaires car il avoua : «*angoisse, mon vrai métier*».

Dans une lettre à Aimé Lafont (septembre 1922), il a ainsi défini son poème : «*C'est une rêverie qui peut avoir toutes les ruptures, les reprises et les surprises d'une rêverie dont le personnage en même temps que l'objet est la conscience consciente. Figurez-vous que l'on s'éveille au milieu de la nuit, et que toute la vie se revive, et se reparle à soi-même [...] Sensualité, souvenirs, paysages, émotions, sentiment de son corps, profondeur de la mémoire et lumière ou cièux antérieurs revus, etc.. Cette trame qui n'a ni commencement ni fin, mais des nœuds, j'en ai fait un monologue auquel j'avais imposé avant de l'entreprendre des conditions de "forme" aussi sévères que je laissais au fond de liberté. Je voulais faire des vers non seulement réguliers mais césurés, sans enjambement, sans rimes faibles.*»

Dans une lettre à A. Mockel (1917), il précisa le but qu'il s'était donné : «*Faire un chant prolongé, sans action, rien que l'incohérence interne aux confins du sommeil ; y mettre autant d'intellectualité que j'ai pu le faire et que la poésie en peut admettre sous ses voiles ; sauver l'abstraction prochaine par la musique, ou la racheter par des visions, voilà ce que j'ai fini par me résoudre à essayer, et je ne l'ai pas toujours trouvé facile [...] Il y a de graves lacunes dans l'exposition et la composition, je n'ai pu me tirer de l'affaire qu'en travaillant par morceaux. Cela se sent, et j'en sais trop sur mes défaites !*» Son projet était aussi de composer un poème «*cent fois plus difficile à lire qu'il n'eût convenu*», dont le sens ne se dégagerait que plus tardivement. Cette obscurité résulterait d'abord de la nature du sujet. Il a voulu rassembler dans ce poème un grand nombre d'idées qui l'occupaient depuis longtemps

Ces «*morceaux*», les divers états du manuscrit font voir qu'ils ne se sont pas toujours succédé dans l'ordre où le texte définitif les présente, le plus important de ces déplacements concernant le dernier épisode. C'est que l'œuvre s'est formée en restant volontairement aveugle à son destin.

Ailleurs encore, on peut lire : «*Ce chant est une autobiographie. J'ai supposé une mélodie, essayé d'attacher, de «ritardare», d'enchaîner, de couper, d'intervenir, de conclure, de résoudre, et ceci dans le sens comme dans le son...*» («*Cahiers*», VI, 508-509).

Armé de ces renseignements, invité par Valéry lui-même qui disait : «*Il ne suffit pas d'expliquer le texte, il faut aussi expliquer la thèse*», on peut essayer de déchiffrer ce poème dense et difficile dont l'obscurité ne résulterait pas d'une intention délibérée d'hermétisme (les raccourcis et les ellipses étant exigés par l'harmonie) et qui, grâce à la musique verbale, transpose une idée abstraite et revêche dans un érotisme onduleux, la pureté de l'idée étant atteinte à travers la pureté de la sensation, sans l'intermédiaire du sentiment.

### Déroulement

Le poème est divisé en seize séquences qu'on peut examiner successivement :

Première séquence (vers 1-37) : Le poème s'ouvre par une question car Valéry attachait beaucoup d'importance à l'interrogation qui, pour lui, était «*faire dépendre la proposition d'une opération ultérieure*», «*introduire l'inachevé*». Pour lui, la poésie naît de cette faille et tente de la

combler par la question : ne pouvant dire ce qui s'est effacé, elle se fait inscription de l'effacement, sillage de l'oubli, discours des formes pour échapper à l'informe. Il précisa que toute question est greffée sur une souffrance et sur une négation. D'où la chaîne inachevable des questions que va poser la jeune Parque qui sont substituées l'une à l'autre, quémendant toutes une réponse sur l'origine, se relançant jusqu'à la fin.

La question que pose la voix impliquerait la présence d'un autre. Mais celle qui parle est «seule» ; il faut donc qu'elle parle à elle-même, qu'il y ait un autre moi inconnu, qu'elle maintient à distance d'elle. D'ailleurs, dans les "Cahiers", Valéry a indiqué : «*La personne qui parle [en moi] est déjà autre que moi — et je suis fait autre qu'elle, par cela seul que cette personne qui parle m'engendre personne qui entend.*» Il inscrit d'emblée cette différence entre moi et moi dans ce poème qui ne sera donc pas un monologue, mais, pourrait-on dire, un «monodialogue» entre les deux moi de la jeune Parque.

Elle s'éveille, est alertée par un bruit de pleurs et s'interroge sur leur origine. Elle les prend d'abord pour la plainte du vent, pour se rendre compte que ce sont ceux qu'elle est mystérieusement prête à verser au souvenir, peut-on croire, d'une perte, souvenir qui n'a pas voulu mourir et persiste à l'accabler.

Cela se passe à «*cette heure [...] avec diamants extrêmes*» (vers 2), «*extrêmes*» pouvant signifier «au plus haut degré de leur intensité et de leur pureté, au dernier période de leur parcours, à l'infini de la distance», les «*diamants*» étant les étoiles qui s'étendent à l'infini ou les dernières étoiles étincelantes, ce moment étant donc la fin de la nuit. La jeune Parque s'étonne de cette tristesse qui divise son être et se reproche d'y céder. Dans sa somnolence, sa main, mue par un mystérieux et profond instinct (vers 5), cherche à essuyer «*une larme qui fonde*» (vers 6 où le poète joue de l'ambiguïté : est-ce «fonder» ou «fondre?»).

Aux vers 7-8, il faut comprendre que le «*cœur brisé*», qui est «*divisé*» (c'est-à-dire séparé) de ses «*destins*», est celui qui est «*le plus pur*», le plus authentique. Elle attribue ses sentiments à «*la houle*» et au bruit que font les flots resserrés dans des «*gorges de roche*», se demandant s'ils sont animés par le reproche ou s'il s'agit de gémissements angoissés. Est précisé qu'elle parle sur un rocher dont on peut supposer qu'il est battu par la Méditerranée.

Au vers 13, elle est «*hérissée*» : elle semble s'être levée, frissonnante, pour contempler les astres (voir vers 24-25). La mention du «*frémissement d'une feuille effacée*» s'éclaire à la lecture de "Cahiers, XI" où Valéry écrit : «*D'une pensée, ou image, qui m'échappe, je ne retrouve que ce sillage, ce mouvement de toutes mes feuilles — et plus rien d'autre [...] Mais toutefois je l'ai aperçue, je l'ai vue mais non revue [...] Événement étranger. Il y a donc une sorte d'extériorité intérieure.*» Au vers 378, on lira : «*Un frémissement fin de feuilles, ma présence*». La présence, et c'est tout le drame de la jeune Parque, est entaillée d'absence : la trace, en creux, de la cause effacée du frémissement, trace d'un retard impossible à combler sur cette autre chose qui fend d'une question toute présence.

Par «*Je scintille, liée à ce ciel inconnu*», le scintillement d'un regard en larmes répond à la scintillation des étoiles, «*l'immense grappe*» (vers 17) étant celle des constellations. Sa «*soif de désastres*» est celle de connaître la source de cette étrange inquiétude, même s'il doit en résulter une vive souffrance (voir vers 27).

Puis elle lance une magnifique invocation aux astres qui inspirent à l'âme humaine les élans du sentiment religieux (vers 18-23), qui commandent à son être, le fascinent, l'accablent d'une éternité qu'elle ne peut atteindre.

Le rocher est bien un «*écueil mordu par la merveille*» (vers 25), la mer qui l'entoure.

Face à l'énigme du ciel étoilé, elle poursuit donc l'interrogation anxieuse à laquelle la pousse la douleur qu'elle ressent (vers 26), qui l'a conduite au bord des larmes. De quel mal est-elle l'inconsciente victime, hantée par un sentiment de culpabilité diffus («*Quel crime par moi-même ou sur moi consommé?*», vers 27). Ne serait-ce qu'un songe, qui vient de la troubler? S'est-elle abandonnée à des rêves voluptueux (au vers 28, où il faut rétablir l'inversion, la suit le mal d'«*un songe refermé*») ou, comme elle se sait objet de désirs et de convoitise, a-t-elle été violée?

Il reste qu'elle voudrait oublier ce cauchemar qui continue à la tourmenter, qui a surgi «*au*

*velours du souffle envolé l'or des lampes*» (vers 29), c'est-à-dire quand elles ont été éteintes, la suggestion par la syntaxe et par les images étant remarquable. Ce qui a permis son rêve (les «*éclairs*» de son «*âme*», vers 31), c'est le sommeil qu'indiquent les bras entourant les tempes. Elle était alors maîtresse de son corps, se contemplait, devenait consciente de la conscience de son corps dans une sorte de dédoublement de sa personnalité («*Je me voyais me voir*», vers 35) provoqué par le demi-sommeil et qui permet de jeter un regard en arrière vers les profondeurs mystérieuses de l'âme, investigation qui a toujours passionné Valéry. Cela correspond d'ailleurs au «*cogito*» réfléchi de Teste, «*Je suis étant et me voyant me voyant me voir, et ainsi de suite*», qui interdit la coïncidence avec soi et recule indéfiniment l'origine, qui est déconstruction du «*cogito*» cartésien effectuée depuis longtemps par Valéry. Le sujet ne peut jamais se connaître en tant qu'acte, mais seulement comme l'objet de son acte de connaissance. Dans «*Cahiers IV*» (685), on lit encore : «*Je suis ce que je ne suis pas. Je suis où je ne suis pas, tellement que ce que j'appelle mon esprit, c'est mon non-moi.*» Il n'est pas indifférent que la proposition de la jeune Parque soit énoncée à l'instant où l'image du serpent va surgir : elle se croyait maîtresse de sa présence et de son moi grâce au double niveau de sa vision ; c'était figurer à son insu la discontinuité entre «*je*» et «*je*» ; à l'instant le serpent fait éclater cette fausse maîtrise, la jeune Parque est là où elle n'est pas, où elle ne savait pas qu'elle est. Est nettement désigné, par l'isolement du vers 37 qui souligne la surprise dramatique car il surgit inattendu, le contenu du rêve : «*J'y suivais un serpent qui venait de me mordre*». On peut y voir le serpent de la Genèse, agent du désir de plaisir sensuel mais aussi du désir de connaissance, de la tentation de la connaissance de soi-même. D'autre part, dans toutes les mythologies, le serpent apparaît comme le symbole simultanément du négatif et du positif, de la vie et de la mort, de la différence et du cycle (répétition). Ici, il pose la contradiction fondamentale ; il est l'autre refoulé en moi et sublimé, le parallélisme du refoulé et du sublimé étant une des clefs de la poésie de Valéry.

Deuxième séquence (vers 38-49) : Dans un carnet de 1914, Valéry a indiqué le processus de fabrication du passage : «*Tout le développement [du serpent] est sorti de la rime à "ordre". Et cela est bien. C'est un procès naturel. On est contraint de trouver de proche en proche... C'est l'improbable introduit par la rime qui joue... À l'identité de son correspond aussi la différence imprévisible des idées.*»

Le serpent traîne après lui un chaos de merveilles étranges que l'esprit de la jeune Parque ne peut comprendre, mais dont il est hypnotisé, d'où l'exaltation des vers 38-42.

Mais, en prenant conscience de sa morsure, elle découvre la dualité de son être, qui est à la fois sensualité et connaissance : «*Je me sentis connue encor plus que blessée*» (vers 42). Cette souffrance lui dévoile un être qu'elle contient, dont elle est éprise (vers 43-46), qui est son moi obscur et sensible, celui qui échappe à la lucidité de la conscience, aux travaux de la logique. Le sentiment de culpabilité que laissait le rêve se trouve justifié par le tableau, d'une sensualité troublante, de la «*vierge à soi-même enlacée*». L'autre être est alors son «*seul possesseur*», ce qui s'explique parce que, par une substitution presque insensible qui justifie le congé qui lui est donné ensuite, le serpent est devenu l'être intérieur qu'il a suscité, comme le prouve la succession des brouillons : «*Le cœur peut-il subir un si noir possesseur / Trouver dans une plaie une rivale sœur*» - «*Mon cœur à soi-même est-il un si noir possesseur*» - «*Et mon silence parle à mon noir possesseur / Avec la passion qui le voudrait rejoindre.*» Il est la «*secrète sœur*» du vers 48, «*secrète*» signifiant «*cachée*», «*intime*» ; et aussi, par l'étymologie, «*séparée*».

Les vers 48-49 sont isolés pour mettre en relief le grand orgueil qu'elle éprouve alors à cet embrasement par les sens (que l'enjambement, que Valéry avait pourtant dit vouloir s'interdire, rend plus surprenant) qui est préféré à l'intellectualité de «*l'extrême attentive*».

Troisième séquence (vers 50-96) : Dans une longue imprécation (vers 50-89), le serpent, «*monstre*» «*qui se tord sur le pas d'une porte de feu*» (vers 75-76), est congédié. Il doit desserrer son «*bras de pierreries*» (vers 58) : ses écailles. Il répugne par son «*fil visqueux*» (vers 84), ses



«*robes successives*» (vers 86). Il n'était qu'un inutile désir de connaissance, puisque voilà les deux moi de la Parque face à face, qui s'aiment en se fuyant (vers 50-54). L'un de ces moi est son «*âme*», qui s'abandonne à la sensualité, aux morsures des «*rocs charmants*» de son «*sein*», qui s'abreuve au «*lait des rêveries*» (vers 56-57), qui ne s'étonne pas des obscures merveilles que sont ses «*riches déserts*», «*leurs fonds passionnés*» (vers 65-67), qui repousse de ses «*enfens pensifs les confins sans espoir*» (vers 68). L'autre est son «*esprit*» qui a été victime «*d'une attente infinie*» (vers 73), d'une «*nuit d'éternelle longueur*» (vers 80), qui a conscience de cette brusque abdication de la raison. Aussi, «*versatile*» comme elle est (vers 83), se traitant de «*Thyrse*», de bacchante (vers 83), se reprochant alors d'être «*d'intelligence*» (c'est-à-dire «de connivence», «de complicité») avec ses «*périls*» (vers 82), elle est tentée brièvement par un retour à la raison.

Mais, finalement (vers 90-96), maintenant éveillée, alertée, ayant repoussé le serpent, si elle éprouve de la douleur, elle la domine (vers 91) et elle ressent de l'«*orgueil*» (vers 96) car elle préfère son anxiété devant le mystère, devant ces visions d'un moi étranger, qui brillent de la plus mouvante splendeur.

Quatrième séquence (vers 97-101) : Les quatre premiers vers manifestent un dernier regret de la «*douleur divine*», de la «*morsure fine*» du serpent. Mais ils sont suivis d'une surprenante volte-face, soulignée par l'isolement du vers 101, qui est l'«*adieu*» au moi obscur qui est songe et «*mensonge*».

Cinquième séquence (vers 102-148) : Suit donc le panégyrique de l'autre protagoniste de la vie intérieure qu'est cette «*Harmonieuse Moi, différente d'un songe*» (vers 102) qui est créature du jour, lucide, qui appartient à «*la toute-puissante altitude adorée*» (vers 109). Ses «*actes purs*» sont célébrés, aux vers 105 et 106, par des évocations de la nature qui sont soulignées d'allitérations en «*v*» et en «*l*» à la sensualité expressive. Au vers 107 apparaît un thème cher à Valéry : la pureté de l'être répond à l'éclat du soleil.

Jusqu'à-là, la jeune Parque était «*poreuse à l'éternel*» (vers 113), son jeune corps («*fruit de velours*», vers 114 - «*blonde pulpe*», vers 116) se sentant «*pénétré*» d'éternité (voir vers 140 : «*Tous mes pas infinis me semblaient éternels*»), ne pouvait envisager la mort, ne pouvait supposer qu'elle serait un jour chassée de cette âme où elle faisait régner la pureté et une forme supérieure de bonheur.

Mais l'«*amère saveur*» (vers 117) de l'esprit critique est venue dissiper cette croyance naïve. Craignant que ce dédoublement de la conscience ne vienne détruire le plaisir des sens qu'elle goûtait jadis innocemment, évoquant avec nostalgie, dans les vers 118 à 132, le bonheur d'autrefois, celui d'un corps libre et beau prenant part à la vie de la nature dont rien ne la dissociait, s'offrant au «*dieu brillant*» qui est le soleil (vers 122). L'enjambement des vers 134-135, «*obéissance / Imminente*», souligne que l'acte suivait immédiatement la pensée qui en était la cause (vers 137).

Mais, au vers 141, cette passante vagabonde de l'éternel est ressaisie par «*l'Ennemie*» l'idée de sa propre mort (vers 141-142), rendue par le thème de l'«*ombre*» qui rappelle le caractère transitoire de l'être humain et qu'on retrouvera dans «*Le cimetière marin*» (vers 31-42). Aussi se sent-elle invinciblement entraînée vers cette mort : «*Glisse ! barque funèbre...*» (vers 148).

Sixième séquence (vers 148-172) : Après une forte césure qui traverse le vers, la jeune Parque veut proclamer sa vitalité : elle se tient «*vive, debout*» (vers 148), mais c'est dans la nef périssable de son corps. Aussi, au vers 149, la voit-on revenir à la réalité actuelle : elle se sait maintenant mortelle. Si elle vibre à tous les appels qui sollicitent ses sens, son moi actuel ne peut plus s'épanouir dans un monde où elle sait que la mort est en elle, où cette lumière qui l'habita ne trouve plus d'écho. «*Je ne rends plus au jour*» pourrait être un souvenir de Racine :

«Et la mort, à mes yeux, déroband la clarté

Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté» ("Phèdre").

Pour ce jour, elle n'a plus qu'«un regard étranger», ce qui s'oppose au vers 107 où elle se disait «l'égale et l'épouse du jour». Consciente de sa mort, elle est attirée par l'obscur, est tentée de céder à «la part mystérieuse» en elle pour y trouver comme une sorte d'espoir.

Toutes les démarches de son âme étant désormais soumises à une introspection subtile, elle s'analyse dans des vers (157-159) où se déploient des images délicates où sa «statue» est sensible à des «arômes» («l'âme sans retour des arbustes amers» du vers 163), comme le «marbre» (de la statue, donc de son corps) l'est à «l'or» du vers 159, c'est-à-dire au soleil. Pressentant les «infernales demeures» du vers 161, l'idée de la mort la rend sensible à l'attrait du néant, car le regret de ce qui fut s'allie au désespoir de l'avenir, à «ce goût de périr qui prend la Pythonisse» (vers 165), c'est-à-dire la prophétesse à qui ses visions inspirent «l'espoir que le monde finisse» (vers 166). Elle cherche à échapper à ce nihilisme en revenant («Je renouvelle», vers 167) à ses recours habituel, la réflexion, la prière, surtout «la rêverie» (mot après lequel il faut évidemment une virgule et non le point qui figure dans le texte publié par "nrf Poésie / Gallimard") dont les prestiges sont évoqués aux vers 170-173, avec cet «oiseau qui varie», qui est celui dont on suit le vol aux reflets de son aile et qui, au vers 172, disparaît dans le soleil, puis en rejaillit pour y disparaître à nouveau. Pour Valéry, l'oiseau était l'image des «propriétés fabuleuses» de l'esprit : «L'oiseau, son activité folle me grise. J'envie cette mobilité à un point fou.» - «Oiseau qui fuit dès la chose soupçonnée».

Septième séquence (vers 173-189) : Le regard intérieur est dangereux, car c'est s'éblouir que de se regarder soi-même. La cruauté de l'introspection est rendue par le vers 173 qui est isolé de façon significative et puissamment elliptique.

Les six vers suivants expriment «l'ennui» (vers 177) qui résulte d'une prévision trop lucide de l'avenir qui ne serait «qu'un diamant fermant le diadème

Où s'échange le froid des malheurs qui naîtront» (vers 182-183), froid analogue aux «feux absolus de [son] front» (vers 184), c'est-à-dire «détachés» et donc refroidis. La jeune Parque doit reconnaître qu'il n'est rien de durable, et que ce que nous croyons pur demain se polluera.

Blasée sur l'avenir et dégoûtée du présent, elle se retourne vers ses souvenirs («ses diverses tombes», vers 185), en particulier ce souvenir d'un moment de paix qu'est un certain «soir favori des colombes» (vers 186), se trouve vouée à l'absurde désir d'un retour à l'enfance, désir qui donne à la mémoire le devoir de rendre adorable ce qui fut, pour la seule raison que cela fut, de nous faire échapper à notre être du moment pour investir à nouveau celui que nous avons été. Le vers 189 indique une réaction de pudeur en évoquant un souvenir d'amour qu'elle ennoblit par l'«émeraude», mais dont elle a honte.

Huitième séquence (vers 190-208) : Elle est consacrée à ce souvenir qui suscite la honte car, «en flamme» (vers 192), «ombrageuse enfant» (vers 198) au sens d'«être nocturne», ne se reconnaissant pas en cette bacchante lancée à la recherche de «la chasseresse ailée», c'est-à-dire Diane (vers 202), elle fut sur le point de céder à la passion, comme elle s'en inquiète au vers 203 : «Mon coeur fut-il si près d'un coeur qui va faiblir?» qui est significativement isolé.

Les vers 204-208, avec leurs «pampres» (de la vigne), leurs «fluides fûts» (remplis de vin), leurs «bras confus» (lors d'étreintes) suggèrent un débordement de sensualité que la jeune Parque a dû mal à assumer.

Neuvième séquence (vers 209-242) : Dans les vers 209-210 qui sont isolés, la jeune Parque souhaite avec ferveur une élévation spirituelle pour échapper à ce souvenir dégradant, sur lequel elle revient pourtant dans les vers 211-217 où elle constate la déroute du corps et de l'esprit et, surtout, la menace

de la mort sur «*cette rose sans prix*», c'est-à-dire la pureté dont cette fleur a toujours été le symbole (vers 216).

Pourtant, par une sorte de défi, elle s'offre à la mort (qu'elle apostrophe : «*Ô Sourde !*», vers 236), mais en la prévenant que s'annonce le printemps, qui est permis par les «*Bontés constellées*» (vers 255), c'est-à-dire par les mouvements des astres. Le mystère du surgissement du printemps est mis en relief par l'enjambement du vers 227 au 228. «*Candeur*» signifiant «*blancheur*», la «*candeur*» qui «*ruisselle*» est la neige blanche qui fond. Le «*fleuve tendre*» (vers 242) est la sève qui monte dans les arbres jusqu'à «*leurs fantasques fronts*» (vers 240). La célébration de la saison s'étend donc en une véritable ode (vers 222-242), Valéry ayant intitulé le morceau «*Renaissance*» ou «*Après*» ou «*Printemps*» ou «*Primavera*», l'ayant repris d'un poème antérieur non publié, l'ayant écrit définitivement vers la fin du travail, pour «*attendrir un peu le poème*», confia-t-il.

Dixième séquence (vers 243-324) : D'abord, dans deux vers isolés (243-244), la jeune Parque souligne encore le danger des «*remous*» de sensualité auxquels elle est soumise.

Les vers suivants (244-257) décrivent le combat entre la pureté et la tentation de la sensualité, les «*roses*» étant soulevées par le «*soupir [...] vainqueur*» (vers 248), la «*lumière*» étant appelée autant que «*la mort*» (vers 253), tant est ambivalent le sein qui est à la fois «*dur*» et, l'enjambement marquant la surprise, «*très doux*» (vers 255-256).

Le morceau des vers 258 à 268 montre l'opposition :

- entre les «*désirs*» et les «*visages clairs*» (vers 259) ;
- entre les signes de la féminité («*beaux fruits d'amour*», «*maternel contour*», «*bords sinueux*», «*plis*», «*calices*», «*autel de délices*», «*le lait*») et l'«*âme étrange*» ;
- entre l'«*exécrable harmonie*» (exécrable quand triomphe l'autre part) et «*l'horreur*» qui alors «*illumine*» ;
- entre les «*chairs*» et les «*mânes impuissants*».

Sont bien indiqués les «*éternels retours*» (vers 263) d'un penchant à l'autre.

Mais, au vers 269, on voit un sursaut contre la prééminence de cette autre moi, qui est désignée par le «*tu*». Sont repoussés les «*souffles*», les «*regards*», les «*tendresses*», les «*spectres*», les «*soupirs*» (vers 272), qui sont de «*la nuit*», du domaine des «*morts*», des «*ombres*». Cependant, la jeune Parque reconnaît que «*l'esprit*», dans sa sévérité, est «*sinistre et clair*» (vers 275) et elle aboutit, après les points de suspension du vers 277, à la «*pitié*» pour ces «*tourbillons de poudre*» que sont les êtres humains (vers 278), au sentiment de la vanité de tout.

Elle n'est pas aussi forte qu'elle voudrait l'être, et voilà qu'elle sent surgir la «*très imminente larme*» (vers 282) à laquelle est consacré le morceau des vers 280 à 298 : elle est une «*goutte contrainte*» (vers 286), une «*distraktion de [son] suc précieux*» (vers 287) ; elle est «*seule à [lui] répondre*» (vers 282), mais elle est pourtant interpellée avec une sorte de hargne : «*D'où nais-tu ? Quel travail [...] Qui t'appelle [...] ?*» Cette larme pourrait la confiner dans une stérile douleur.

Aux vers 299-302, la jeune Parque se rebelle contre cette faiblesse, cette pitié, cette désolation, ce désespoir, qui sont des «*joyaux cruels*» (vers 300), contre «*ce corps froid*» (vers 300) à la «*faiblesse de neige*» (vers 305) qui, nouvelle évocation de la valeur spirituelle de l'oiseau, voudrait être un «*cygne*» (vers 307), le fantôme du vol se substituant donc à celui de la reptation du serpent, le mouvement de l'imaginaire s'affirmant de plus en plus dans la verticalité. D'où le refus du «*sol*» (vers 308), de sa «*dureté précieuse*» (vers 308), du «*pacte natal*» avec lui (vers 311), de «*l'insensible rocher*» (vers 314). Y sévit «*le vent*» auquel est consacré le morceau des vers 316 à 321 où sont évoqués les «*bruits marins*», «*la lame en ruine*» (elle se brise sur le récif) et «*les sorts jetés*» (vers 320) dont, à la lecture de «*Mélanges*», on comprend que ce sont des galets : «*Les galets éternellement roulés et repris par les vagues comme des dés*».

Mais, nouvelle volte-face, dans le distique des vers 322-323, la jeune Parque s'inquiète : qui se souciera d'elle, une fois disparue. Et, dans le dernier vers du morceau, qui est solitaire, elle se raccroche à ce récif !

Onzième séquence (vers 325-347) : La jeune Parque regrette la persistance de la rivale de l'«*harmonieuse MOI*» qui est la «*mystérieuse MOI*». Celle-ci va se reconnaître «*amèrement la même*» (vers 327), l'amertume étant celle de la mer et celle de l'«*harmonieuse MOI*» devant cette obstination à vivre.

Le vers 327 est fracturé par une forte césure qui met en relief l'image étonnante du «*miroir de la mer*» qui «*se lève*» : c'est le ciel, image étonnante car on est habitué à l'inverse. Le «*sourire d'hier*» (vers 328) est le soleil qui va reparaître, tandis que pâlisent les astres (latin «*signa*»). Ce paysage marin qui se découvre apparaît paradoxalement comme une «*pleine prison*» parce qu'aucune issue ne s'y dessine. Le miroir renvoie à la jeune Parque, en surimpression du paysage, l'image des parties fragmentées de son corps, ici le bras.

Mais, sur l'écueil battu des flots sur lequel le sommeil l'a surprise (vers 336), sa part «*mystérieuse*» ayant survécu, étant de nouveau «*vermeille à de nouveaux désirs*» (vers 339), prête à obéir aux plus folles aventures, elle se voit comme une «*victime inachevée*» (vers 335), une «*impérissable hostie*» (vers 338), c'est-à-dire, selon le sens étymologique du mot, une victime qu'on immole «*Sur le terrible autel de tous [ses] souvenirs*» (vers 340).

Elle se désespère à la perspective de ce jour qui va «*toujours reparaître incomparable et chaste*» (vers 345), de la reprise des activités marines, de ce «*gracieux état du rire universel*» (vers 347 qui pourrait être un souvenir de «*Prométhée*» d'Eschyle : «*Le sourire innombrable des flots*»), qui va rendre «*enthousiaste*» «*la tombe*» qu'était la mer (vers 347).

Douzième séquence (vers 348-360) : C'est un hymne aux «*Îles*» qui apparaîtront quand il fera tout à fait jour, les «*cîmes*» «*à peine intimidées*» (vers 353) étant légèrement rougissantes sous le soleil nouveau. Valéry lui-même a expliqué : «*Le jour les montrera, qui se prépare encore. Ce passage n'est que pour exprimer la lassitude, la certitude de revoir ce que l'on sait trop qu'on reverra. La jeune héroïne les connaît bien. Elle ne les décrira pas. Plutôt les injurier un peu*» («*À Mockel*», 1917).

Pourtant, elles sont vues comme des «*Divinités*», qui deviendront des «*Ruches*» (vers 350), de «*puissants paradis*» (vers 352) dotés de «*bois*» (vers 354), d'«*hommes comblés des dons du juste éther*» (vers 355). Les «*ceintures de mer*» sont l'écume qui les entoure et fait d'elles des vierges (l'écume est blanche), même si elles sont «*mères*», même si elles portent «*ces marques*» qui sont celles des êtres humains (vers 356-357), caractères contradictoires qui font donc d'elles «*de merveilleuses Parques*» (vers 358), des êtres surnaturels, mais aussi des soeurs pour la jeune Parque puisqu'elles sont, comme elle, composées d'ardeur extérieure et de frigidité profonde ; que, sous la surface lumineuse de la conscience, sont immergées les profondeurs de l'inconscient, que l'avenir est secrètement hanté par la mort (vers 360).

Treizième séquence (vers 361-380) : La jeune Parque constate la disparition en elle de ce qui, jusqu'à cette heure, l'avait rendue stérile : «*les apprêts*» de «*l'âme*» (vers 361), le désir de la mort (vers 362), les «*divins dégoûts*» (vers 363), le refus de briller aux yeux des autres (ces «*chastes éloignements des lustres de mon sort*», vers 364), la peur de se corrompre en s'extériorisant, la proximité des dieux (vers 366-369).

Le morceau des vers 370-378 est un souvenir de ce désir de mort maintenant déconsidéré, sa «*complaisance*» étant dénoncée car elle réduit sa vie, sa «*présence*» à «*un frémissement fin de feuille*», qui rappelle le «*frémissement d'une feuille effacée*» du vers 14.

Cette attente de la mort fut pour elle une «*attente vaine, et vaine*», cette vanité étant soulignée par la redondance, car «*ne peut mourir*» celle qui se complaît à l'attendrissement sur elle.

Quatorzième séquence (vers 381-424) : La jeune Parque rejette avec ardeur la tentation de cette «*merveilleuse fin*», la mort, qui est «*dédain des nuances du sort*» (vers 383) que présente l'imprévisibilité de la vie. Elle s'adresse à sa «*Mystérieuse MOI*», celle à qui la victoire est

acquise, pour accepter ce «*sang qui n'est plus son secret*» (car il s'étale, vers 388), mais qui n'est pas sans noblesse puisque c'est une «*pourpre*» (vers 389) et qui la laisse affaiblie «*tant la chair vide baise une sombre fontaine*» (vers 393). L'être pur, qui fut tout de refus, qui se voulait impassible, qui n'avait pour ambition que l'étreinte d'une virginité inaccessible, qui s'égarait, qui se dispersait dans la poursuite de ce qui ne peut être atteint, dans le morceau des vers 395 à 405 exprime le regret d'une mort qui aurait été due à un bûcher (vers 397) où elle aurait été «*conduite, offerte et consumée*» (vers 398), où elle serait devenue, dans les «*nuages heureux*», un «*arbre vapoureux*» qui se serait fondu dans «*l'être immense*» (vers 403), qui aurait ainsi atteint à la divinité («*mon cœur divin*»).

Mais, par un nouveau sursaut bien marqué par le «*Non, non !*» du vers 406, la jeune Parque se détourne de cette vision morbide pour se livrer à «*la puissance même*» (vers 410) qui est «*avide par [ses] yeux de contempler le jour*» (vers 411), de s'engloutir dans le trouble de la vie. «*Ta vigueur n'a pu rompre un vaisseau précieux*» (vers 408) qui est le corps même.

Cependant, elle ne renonce pas à comprendre ce qui lui est arrivé (vers 413-414), elle ne veut pas s'abandonner à «*l'instinct*» (vers 415), «*fil*» qui «*jusque sur cette rive a ramené ta vie*» (vers 418). L'instinct seul a remis la Parque sur le chemin de la vie. Voulant alors le retrouver par la connaissance, elle est prête toutefois à mêler le mensonge au savoir, le mythe à l'analyse. Car le problème est ici identique à celui du début. Le poème pourrait recommencer.

Elle sollicite avec ardeur l'enseignement que pourrait lui donner sa «*mystérieuse Moi*» qui est identifiée au «*reptile*» (vers 423).

Quinzième séquence (vers 425-464) : La jeune Parque doit reconnaître que, si elle a été «*trahie*» par «*la chair profonde*», par la «*chair maîtresse*» (vers 425), elle n'a pas été victime d'attaques extérieures : «*démon*», «*parfum*», «*Cygne-Dieu*» (Jupiter qui, sous cette forme, s'est imposé à Lédè, femme de Tyndare, la référence à cette aventure étant manifeste : «*bras mourant au col viril*», «*de plumes offensée*», «*brûlante blancheur*»).

Elle a succombé à la fatigue qui l'a replongée dans le sommeil, et «*nouée à [elle]-même*» (vers 435), elle a cédé à un viol intérieur, dans un acte d'auto-érotisme : «*Au milieu de mes bras, je me suis faite une autre*» (vers 437). Elle a été surprise dans son idéalisme car il faut bien que «*l'oiseau se pose*» (vers 444), qu'on se repose des exigences de l'idéal.

Ce coup d'État subjectif a pu avoir lieu du fait d'une inattention due à «*l'heure peut-être où la devineresse / Intérieure s'use et se désintéresse*» (vers 445-446).

Quoi qu'il en soit, il lui faut accepter ce nouveau destin : «*mon front touche à ce consentement*» (vers 452) ; ne plus se refuser, ne plus se maudire. Il lui faut se laisser aller à cette descente obscure en elle-même, se livrer au délire (vers 456), car le temps des mots sévèrement choisis, des discours parfaitement conscients d'eux-mêmes et de leur objet, du langage réfléchi, est passé. Il lui faut se montrer conciliante à l'égard de l'inconnu. Il faut que la conscience lucide, d'elle-même, se révoque devant cette voix irrépressible, étrangère ; que la soif de comprendre se change en douce ignorance ; que le goût de l'aridité, de l'abstraction, de l'austérité, laisse place à celui d'une luxuriance et d'une beauté perfides ; que la jeune Parque cède à la tentation de chanter, à ce mystère précieux : «*Abandonne-toi vive aux serpents, aux trésors !*» (vers 459).

La parenthèse des vers 461-464 est un commentaire, qui pourrait être celui d'une autre voix (celle du poète?) qui montre que cet enfer qu'elle découvre en elle n'est point si terrible. L'esprit n'y est pas totalement sacrifié. L'inconscience n'est pas absolue : «*Le noir n'est pas si noir*» (vers 464).

Seizième séquence (vers 465-512) : Dans une version précédente, la jeune Parque se donnait la mort. Non pas une mort gratifiante, évoquée ailleurs par le poème, participation aux lois universelles, assomption stoïcienne. Mais une mort désespérée, un retour au morcellement et à la dislocation dont la menace se perpétue de vers en vers. Dans la version finale, elle renaît (mais elle précise : «*malgré soi*», vers 476), elle s'engage dans un élan irréductible qui va la porter à se faire l'adoratrice de la vie désirante, exactement du «*cœur*» devenu le miroir du Soleil.

Dans une envolée (vers 465-474), la jeune Parque, s'adressant à sa couche qui aurait pu être son lit de mort (d'où «*délicieux linceuls*», vers 465), reconnaît l'union de l'«*orgueil*» «*aux bassesses du songe*» (vers 473-474). Puis, elle revient sur le sommeil «*où lisse elle imitait sa mort*» (vers 475), où elle se laissait aller («*lasse femme absolue*», c'est-à-dire «*détachée*», «*dénouée*», «*détendue*», vers 477), où elle se laissait envahir par «*de ses secrets nus les antres et les charmes*» (vers 478), c'est-à-dire ses rêves qui auraient pu être mortels car elle aurait pu s'y perdre ; par ses «*transports*» de la nuit, c'est-à-dire ses vives émotions. Mais elle, qui déjà se voyait inerte, glacée, à jamais stérile, a été sauvée par la pensée de l'«*arche toute secrète, et pourtant si prochaine*» (vers 481), qui, comme celle qui portait les espoirs des Hébreux, porte ceux de la jeune Parque. C'est, en fait, le «*jeune soleil de [ses] étonnements*» (vers 487) qui la rappelle à la vie, qui éloigne la jeune Parque précédente au point qu'elle en devient «*une aïeule*» (vers 488), qui détruit les «*remords*» (vers 489), qui transforme la «*substance d'un tombeau*» en une substance d'«*aurora*» (vers 490-491), soleil auquel, passant soudain de la troisième personne (vers 492) à la deuxième, elle s'adresse pour l'appeler avec ferveur dans les vers 493-494.

Le dernier morceau rejette ces images du néant qui n'étaient qu'illusions (vers 495-496) pour, désormais «*sans horreur*» (vers 497), privée de ses vêtements qui ont été «*ravis*» (vers 495), venir vers la mer et goûter «*la haute écume*» (vers 497), «*l'immense et riante amertume*» (oxymoron significatif, vers 498), «*le vent*» (vers 499). Dans un large élan qui s'étend sur les vers 501 à 512 (et qui annonce celui qui terminera «*Le cimetière marin*»), les mouvements de la mer qui, dans sa fureur perpétuellement renouvelée, fait se succéder les vagues («*L'onde abrupte sur l'onde abattue*», vers 502), qui «*immole un monstre de candeur*» (vers 503), c'est-à-dire détruit, sur les rochers, ses sauvages vagues blanches qui déferlent en flots d'écume blanche (mais le «*monstre de candeur*» est aussi la volonté d'innocence, de pureté, de refus du monde, désormais repoussée), qui lance des embruns («*Un éblouissement d'étincelles glacées*», autre oxymoron, vers 506) conduisent la jeune Parque (est répété «*malgré [elle]-même*», vers 508), qui est fouettée par l'air du matin, dont le sang circule à nouveau sur un rythme plus vif, à se laisser reprendre par la vie toute-puissante de la Nature, symbolisée par le Soleil auquel elle se soumet car il offre une nouvelle naissance («*Doux et puissant retour du délice de naître*», vers 510) dans le cercle d'une création infinie. La jeune Parque (qui, jusque-là, se détestait, se considérait comme souillée aussitôt qu'elle sortait d'elle-même, qu'elle succombait à une possession étrangère) redevient pour elle-même un objet d'amour dans cette compromission désormais inévitable (vers 508-512).

Commentant «*les espèces d'or*», Valéry a révélé : «*L'«or» (= le soleil) se rattache au passage «Harmonieuse Moi» ; le rappelle ou réfracte dans le second aspect*» («*À P. Louÿs*», 1916).

Ainsi, de nombreux thèmes (fil, Ariane, Parque, serpent, trace, rayon du soleil, mensonge, main (ou doigt), reptile, désordre, altitude adorée, retour, morsure (ou remords), lassitude, larmes, songe, orgueil, connaître, profondeur, feu, sein, tombeau, étoile, éternité qui étaient distribués dans le premier épisode, se retrouvent dans cette fin, mais inversés, sublimés. Ici, le monstre des premiers vers qui, dans les fonds de sécheresse, «*se tord sur les portes de feu*» est devenu «*monstre*» blanc, écume de la mer : il ne s'agit plus du serpent, le langage a effectué sa propre sublimation.

Ainsi s'achève le poème, par l'acceptation de la vie et des joies naturelles, la soumission à la loi sans question du soleil, par un hymne d'amour aux puissances élémentaires de la vie, un panégyrique de la passion poétique, un abandon aux plaisirs insinuants ou tumultueux de l'imagination. Paul Valéry a confié que ces derniers vers sont venus «*tout rôtis, de la Muse, sans attente ni provocation, dans la rue*». Ils montrent bien, par leur sensualité verbale, qu'on a fait à tort à sa poésie le reproche d'être trop cérébrale : les vocables tissent un réseau suggestif de sonorités, de sens et de connotations.

## Conclusion

“*La jeune Parque*” a donc pour sujet, comme l’a bien indiqué Paul Valéry lui-même, «*la peinture d’une suite de substitutions psychologiques et, en somme, le changement d’une conscience pendant la durée d’une nuit*», et touche aux différents problèmes de «*la conscience consciente*», cette prise de conscience de la conscience étant le motif central de toute sa réflexion.

La jeune femme, s’éveillant sur le rivage, se rappelle ses rêves voluptueux, s’émeut au souvenir de son innocence, lutte contre ses désirs jusqu’à préférer la mort à la chute, puis finit par céder à l’attrait impérieux de la Nature. Le drame se joue d’un bout à l’autre au niveau de la subjectivité éclatée, car elle est partagée entre ses deux moi, son «*harmonieuse Moi*» et sa «*mystérieuse Moi*», dont chacun a rêvé de «*se donner*» : l’une à l’être, l’autre au néant. Son drame intérieur est la lutte entre la pureté froide de la virginité et les blandices de la chair, entre l’abstraction menaçante et le trouble chaleureux de la sensualité nécessaire, entre l’aspiration à l’absolu et l’appel de l’instinct, entre la fermeture sur soi et l’ouverture sur le monde, entre le particulier et le tout, entre la plénitude et l’instant, entre la mort et la vie. Attendrie de larmes, tentée par l’orgueil ou par le suicide, elle retrouve à l’aube, après les affres du nihilisme, le panthéisme solaire et «*le délice de naître*».

Ainsi, toute la destinée humaine se présente à la jeune Parque en laquelle on ne peut se contenter de voir une adolescente en crise. En changeant son insatisfaction de soi en conquête de la plénitude, elle n’a pas accompli, comme certains critiques l’ont dit, une auto-analyse ; au contraire, elle est passée au dehors, en laissant ouvertes derrière elle les questions.

On peut considérer qu’en son personnage Valéry lui-même s’est révélé, ce passage pénible de la nuit à l’aurore faisant écho, d’une part, à l’événement de «*la nuit de Gènes*», et, d’autre part, aux exercices d’introspection pratiqués dans les “*Cahiers*” qui furent transposés poétiquement dans ce monologue intérieur d’un esprit spectateur de soi, à la limite du dédoublement narcissique qui lui était cher.

Son poème répondit à sa curiosité profonde qui était l’étude du mécanisme de l’intelligence, surpris dans le moment propice de l’élaboration ou de l’invention. Mais il s’est inséré dans les grands mythes idéalistes de la transformation du vivant par l’esprit. Et ses interprétations spiritualistes ont été nombreuses, souvent brillantes. Ainsi, on a pu dire que l’opposition entre le serpent et l’oiseau correspondait à celle qu’on trouvait traditionnellement dans les transmutations alchimiques, où le serpent était la base et l’oiseau, en particulier le cygne, le couronnement.

Le poème offre aussi une réflexion sur la création artistique qui ne doit ni s’abandonner à l’instinct ni se hausser dans l’abstraction, mais les concilier en étant nécessairement impure.

Valéry s’est montré soucieux d’art dans ce poème philosophique qui, a-t-il reconnu, montre «*l’accumulation sur un texte poétique d’un travail trop prolongé*», qui souffre d’avoir été conçu plus comme un travail que comme une œuvre, qui était soumis à la difficulté de rendre en mots les états fugaces et complexes d’un être vivant. Il est trop envahi d’obscurités dont certaines tiennent à un choix de mots rares, d’autres à des recherches de construction ou de technique. Mais il s’en est défendu, affirmant que cette obscurité n’était pas systématique comme celle de Mallarmé, qu’elle résulterait plutôt de la genèse du poème et de la nature du sujet : «*Je ne veux jamais être obscur, et quand je le suis - je veux dire : quand je le suis pour un lecteur lettré et non superficiel, - je le suis par l’impuissance de ne pas l’être.*» (“*À Aimé Lafont*”, 1922).

Et il a voulu «*sauver l’abstraction prochaine par la musique, ou la racheter par des visions*» et construire un ensemble «*à l’image d’une composition musicale à plusieurs parties*», triompher de la difficulté quasi insurmontable, qui était d’unir la matière abstraite la plus éloignée de toute forme poétique à la forme poétique la plus éloignée de l’abstraction. mais il a su corriger la sécheresse d’un tel dessein, en assurant ces délicates et insaisissables «*transitions*» dont est faite la vie mentale, en montrant l’opposition entre deux états et le passage de l’un à l’autre : du non-être de la conscience à l’existence de la conscience, en rendant l’abstrait voluptueux sans qu’il perde rien de son austérité, en créant une plasticité sans qu’elle perde rien de son rayonnement sensoriel.

Au surplus, il s'est obligé de compter avec les exigences propres à la poésie, sachant qu'elle ne concède rien et qu'elle veut rester rythme, image, chant. Par une sorte de miracle, l'objet même qui devait l'obliger à l'usage de la prose et au vocabulaire technique l'a conduit à une oeuvre de facture classique, soumise à une prosodie rigoureuse, offrant une syntaxe audacieuse et puriste, des images, des symboles, des métamorphoses. Les éléments métaphoriques jouent sur tous les niveaux à la fois (plastique / symbolique, visuel / auditif, abstrait / concret, etc.) ; ils font presque toujours apparaître l'antithèse entre flamme / froideur, fermeture / ouverture, clôture / fente.

Dans le poème s'est inscrit la sensation organique, s'est déployée une écriture du corps, intérieure au corps, saisissant le détail secret du vivant, dans le tracé du sang à travers la chair. Cette langue sensuelle, chatoyante et précieuse, est si harmonieuse et si pleine que sa beauté paraît se séparer de son sens et autorisa, en son temps, l'extravagante erreur de tenir ses poèmes pour de la poésie pure, c'est-à-dire sans signification. L'efficacité poétique de ce chant continu tient aux ressources souplement modulées d'une matière verbale où la musique du sens est étroitement nouée à la musique du son.

Le poème a répondu aussi à la tentation, chez Valéry, du théâtre avec des personnages (les différents MOI), avec tous les moyens de la mise en scène (effets de lumière et d'ombre) et, à la fin, l'académisme du geste d'appel vers le Soleil.

### Destinée de l'oeuvre

“*La jeune Parque*” occupe dans l'oeuvre de Valéry une place exceptionnelle.

Malgré sa complexité, le poème remporta un succès immédiat, fut accueilli par un concert de louanges. Sitôt publiés, en 1917, les six cents exemplaires de la première édition furent rapidement vendus. Certains cependant considérèrent ce retour aux activités littéraires et artistiques comme une trahison de Teste.

Le poème fut reconnu comme l'un des plus beaux de la langue française, et Paul Valéry fut, d'emblée, mis au rang des plus grands.

Les exégèses se sont multipliées, mais l'obscurité de maint passage demeure. Mais l'auteur a conseillé, dans “*Le philosophe et la Jeune Parque*” :

«*Connaissez donc en vous le fond de mon discours  
C'est de vous que j'ai pris l'ombre qui vous éprouve.  
Qui s'égaré en soi-même aussitôt me retrouve.*»

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)